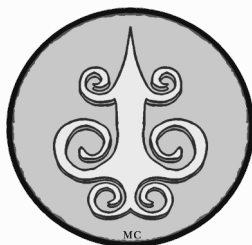


«Féalgard»

HÉLINE



«Féalgar»

HÉLINE

LE SIÈGE DE RESPAVEN

Tome III

ROBUSQUET



Illustration de la couverture et dessin: Stefan Djuradj

Illustration cartes: Robusquet

Illustration et conception du logo: Robusquet

Tout droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microproduction est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

ISBN: 979-10-359-1049-5

Héline, trilogie mythologique

© Copyright 2013

2013, Montréal, Québec

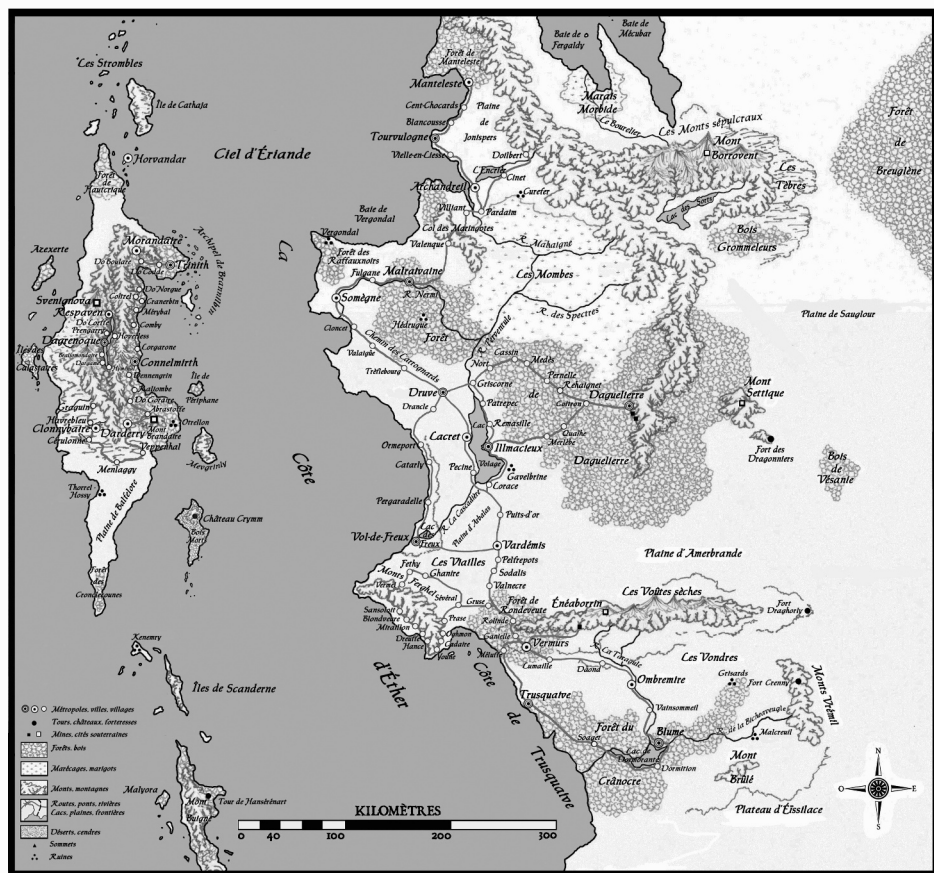
Féalgard

© Copyright 1992

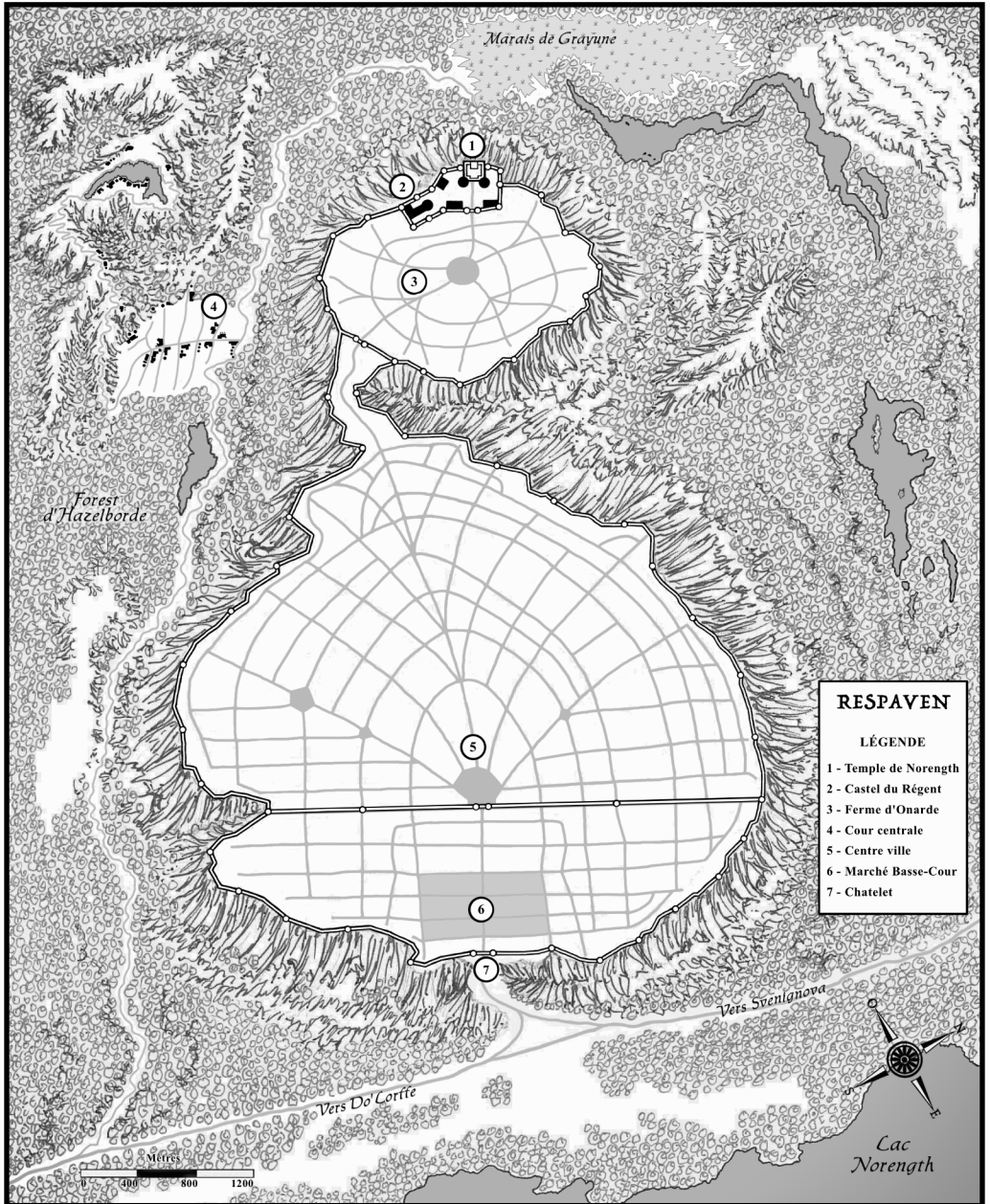
Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Ce livre a été imprimé en France

À Rémi et Giacomo







I

PRIMES ÉPINES

Les aviels sont au Lumiria
ce que la vie est aux homes.

*Solistrin de Solance,
Sapiencien*

Qui manie l'Espérance
comande les Ténèbres.

Waelarên

À l'époque de la Démence des dracs lorsque tout Archel-Védine n'était qu'un seul continent immense, fourmillant de faunes et de flores anciennes, certains de ces sauriens puissants, mages par nature, imbus de leur force et de leur majesté, méprisant tout ce qui ne flattait leur splendeur, s'étaient mis à pervertir l'ordre naturel. Ainsi, un grave déséquilibre dans la talmache en résulta, changeant la morphologie de nombreuses créatures. Cette époque marqua le début des dysmorphoses et celles-ci de la déchéance des dracs. C'était il y a plus de vingt million d'années. Fiers du désordre voulu, réfléchi et imposé, trop orgueilleux pour s'en repentir, car ils ne voulaient assumer la responsabilité du mal qu'ils faisaient, les dragons avaient connu entre eux un schisme que les savants nommèrent la Rupture, et dont les effets, visibles jusqu'à ce jour, eurent lieu non seulement sur Védine mais dans tout le Cosméon. À la suite de cet évènement, le seul immense continent de jadis, déchiré par un violent séisme, se divisa en millions d'îles et d'archipels.

Tous les Lieux connus des savants semblaient avoir été fractionnés de la même manière et vers la même période. Plusieurs affirment, sans preuve, que les Brumes éternelles qui envahissent et couvrent les continents — parfois plusieurs siècles à la fois — sont un des effets nocifs de la Rupture. Il est donc facile de penser, sous la lumière de cet incident universel, que les dracs avaient eu un rôle tout de moins de prime plan à jouer non seulement dans l'altération de la morphologie des races et de la division des peuplades éparses, mais aussi dans la reconfiguration post-génésique des Lieux par le fractionnement des terres.

Pour ces crimes d'une ampleur cosméonique un châtiment d'une même ampleur fut requis: aveuglés par l'orgueil et l'amour-propre, ils ignoraient par où proviendrait cette vindicte. Et ce fut par la talmache elle-même qu'ils en subirent les affres terribles. Bien qu'ils fussent les primes à la maîtriser, à en découvrir les lois et à en développer le prime lexique, ils n'étaient ni les plus puissantes ni les plus sages des créatures; ils en étaient fort conscients mais le niaient. Certains savants croient que les dracs, en pénétrant l'avenir et ses contingences, comprirent que les humanoïdes allaient un jour posséder la talmache et devenir des rivaux; ce partage produisit chez plusieurs une jalousie telle qu'agencée à l'orgueil, ils basculèrent dans la révolte. Le jour fatidique, un peu avant l'inévitable fin de leur irréparable catastrophe, ils reçurent un avertissement intérieur qui provoqua et finalisa leur choix. Nombreux sont les scribes et les sages qui reconnaissent les bienfaits de la Rupture, allant jusqu'à s'émerveiller des conséquences endocosmiques, telles que la création d'une multitude étrange d'espèces jusqu'alors inexistantes, comme les hirçinoïdes et les vulcres. Mais plus nombreux encore sont ceux qui blâment les dracs pour tous les maux des mondes. Quoi qu'il en soit, la Rupture avec toute sa hideur et son horreur transforma le Cosméon et ces habitants. Depuis ce jour, la talmache, mystérieuse force universelle, semble

être un mésarbal, à savoir un bienfait autant qu'une malédiction: un fardeau convoité come une courone de clous en or pur.

La légende raconte que les aviels humilides, gardiens du Lumiria, devant le spectacle de destruction et les dysmorphoses, auraient parlé à la conscience de ces sauriens splendides afin de raisonner avec eux. Il s'est avéré que l'entêtement, plus fort que la raison, a eu le mot de la fin. Et ce fut la fin pour plusieurs d'entre eux: agressés par cette intrusion intérieure, ils infiltrèrent le Lumiria come des sauvages haineux et s'attaquèrent aux aviels. Il s'en fallut peu qu'ils soient chassés par les puissances gardiennes du Lieu, tombant blessés, meurtris ou morts, ça et là, tapissant Védine de leurs carcasses fumantes. Le pouvoir des aviels, clairmen manifesté, allait tempérer toute ambition chez les mages mortels pour les siècles à venir: le Lumiria était intouchable.

Toutefois, l'ultime châtiment vint lorsqu'ils subirent eumêmes la dysmorphose qu'ils avaient infligée à d'autres. Ainsi naquirent les nécrodracs et autres sous-espèces. Que de maux eussent été épargnés à tant de peuples si les dracs avaient écouter les humilides! Leur nombre déclina: ils s'attaquèrent entre eux. Come avec toute revanche de la justice, la honte pesa sur eux. Naturelmen les dragons quittèrent Archel-Védine. Où s'en furent-ils allés? On n'en sait rien. Certains lettrés, mages et savants crurent que des ventricules dans le Cosméon leur servirent de refuge. Théorie plausible; preuve aucune. Cependant la talmache n'allait jamais se remettre de la Rupture; elle a été « souillée » à jamais.

Même les races des tems immémoriaux come les aruls et les vognols tombèrent victimes de cette souillure, altérant la nature de certains membres jusqu'alors sans tare. Tel fut le cas des haliostes. Parmi le nombre incalculable de créatures habitant le Valnaos, les haliostes, de loin les plus anciennes et vertueuses, observèrent certains des leurs agir contraïrmen à la justice. Le malaise

grandissant, ils sondèrent les Lieux pour des réponses, voyageant partout depuis le Valnaos qui relie tous les Lieux matériels par la voie des ombres. Quelles ne furent la dolor et l'angoisse de ces êtres purs et doux quand ils constatèrent les désordres et les souffrances qui en avaient découlé! Mais un sort aussi pénible que celui des autres leur était réservé: la Rupture leur imposa un choix déchirant qui par son apparition même servit à révéler les secrets des coeurs de plusieurs d'entre eux. Les souffrances et les besoins des mortels se faisaient de plus en plus criants. Des désordres de tous genres germaient come de la nielle dans tous les champs de leurs vies. La tentation de se taire et l'appât rassurant de l'anonymat dans les ombres, pesaient sur eux et leur sens du devoir et de la justice. Il fallait agir en faveur des mortels misérables et pauvres. Et c'était sur ce point décisif et incontournable que la Rupture altéra et divisa les haliostes.

Les plus sages et débonnaires eurent l'idée de s'unir par le mariage à des jeunes vierges vertueuses afin d'engendrer une race nove capable de transombrer, capable de voyager entre le Valnaos et les Lieux; des êtres engagés dans les deux mondes, capables de servir et de venir en aide aux plus infortunés. Ce n'étaient ni la peur, ni la timidité, ni l'orgueil qui les inclinaient à un tel dévouement, ni même le désir charnel — qu'ils n'avaient, mais la seule volonté de servir. C'était en rejetant catégoriquemen ce projet que ces haliostes devinrent azaldars. À l'idée de s'unir par des liens sacrés, à savoir de prendre pour épouse une créature mortelle qui allait mourir en gésine, certains haliostes récriminaient, clamant que ce n'était là seulmen « une insulte à leur liberté, à leur grandeur et à leur supériorité raciale, mais un acte d'injustice à l'égard des mortelles qui devaient en mourir ». Mais en vain furent leurs protestations, car la majorité opta pour cette oeuvre salvatrice et s'y engagea. Toutefois, les haliostes réfractaires ne turent leurs voix et le schisme eut lieu.

Les haliostes révoltés comprirent à leurs dépends que la talmache était intrinsèque à la nature morale des êtres pensants, et que son activité, subtile et parfois même insensible, se modelait come de la glaise dans l'âme qui la maniait et qui était maniée par elle. Come une danse intérieure, secrète et imperceptible à la vue, elle agissait et se révélait sans bruit ni dolor. Ni consolatrice ni affligeante, elle avait sur la matière un mystérieux empire. Son langage, pour le nommer ainsi — parfois symbolique, n'était lisible qu'aux yeux de celui qui en cherchait attentivement les signes. « La Fibre universelle, écrivait Solistrin de Solance, mage sapiencien émérite, est comparable à une flâme invisible sans chaleur ni lumière; sa force, come l'amour, est régulière et chaotique, sobre et saoule, ferme et fluide, gourmande et frugale, claire et obscure. Mais contrairement à l'amour, on peut dompter la flâme sur une bougie ou l'enfermer dans un antre; elle est maitrisable et conforme à elmême; elle se transmet, se réplique et se multiplie. »

Sous les effets de la Rupture, la talmache transforma peu à peu le corps des schismatiques en un reflet de leur révolte. Leur peau devint grisâtre et livide; leurs yeux larges, d'un noir onyx, furent striés d'infimes veines rouges; leur esprit, s'étant obscurci, perdit la prescience qu'ils avaient possédée mais gagna en connaissance et en compréhension de la matière et de ses lois. Éventuellement, lorsque furent nés les primes mâchils, fils et fênes de leurs confrères, les azaldars en devinrent jaloux, et leur avène les força en dépit d'eumêmes à s'unir, hors des liens du mariage, à des vierges mortelles. Ils s'étaient trahis devant leurs confrères se dis-créditant à jamais. En penchant leur désir et leur gout vers la fame de l'home ils négligèrent par ce fait les autres races. De ces unions avec les fames humaines naquirent les véhémiens, redoutables ennemis des mâchils. Des siècles plus tard, après qu'ils eurent découvert les sulfuries au fond des gouffres escarpés du Vadjayal, ils eurent ensemble des créatures ailées: les skaènes.

Alors, depuis des millénaires ces factions hostiles se livrent une guerre sanglante entrecoupée de trêves dont la durée, variable, n'est jamais rien de moins qu'un temps de répit pour affiler les armes et rapiécer les armures.

Elle s'en alla d'ombre en ombre, dévorée par la jalousie et la douleur d'être trompée. Entre la bistre clarté du soir de venthune et le ciel platine du Valnaos, Marengane trainait ses pas derrière le jeune galve dont elle était éprise, qu'elle suivait, apparaissant et disparaissant çà et là de ruelle en ruelle et d'arbre en arbre. Elle n'était plus qu'un spectre ombreux à la merci de son cœur. En secret il s'était lié à une amante, fier même de s'être conquis une tourterelle plus jeune et pimpante. Marengane les épiait tel un fauve affamé de vengeance. Tout Dagrenoque lui parut angoissée. Elle approchait, tendait l'oreil, se retirait sans bruit ni joie, et continuait de les suivre tout près. Aucune volition ne pouvait rompre la chaîne qui lui fixait son âme avait-elle pensé, naguère, quand leur flâme était fraîche. Orpheline au printemps de sa vie, sans famille et sans but, en elle s'éveillaient et se bouscuaient tout le tumulte innocent de son âge et le lancinant besoin d'être aimée. De même, les jeunes tourtereaux qu'elles suivaient, brûlant à la fois de passion et d'impatience, ignoraient sa présence et n'attendaient de leurs lendemains que des plaisirs sans regrets.

Mais, l'insouciance est un vagabond rêveur qui croit éternels ses souliers troués.

Enfin, après une promenade le long des rues lacustres, ils firent pause à l'ombre des magamoniers de l'île d'Halvarn. Le parfum des fleurs flottait; douceur du soir parfait. Et, comme l'*ornef* chaud passant dans les feuil roussies, le galve, réchauffé par la beauté de son amante, glissa les doigts dans ses cheveux roux, l'embras-

sa longtems, perdu dans l'instant qu'il eût préservé de l'éphémère. Mais le jour, grand laboureur bruyant, s'inclinait, come le coeur de Marengane, devant l'avancée de la nuit. Le galve, qui venait de franchir la cinquantaine et qui n'avait qu'effleuré sa propre adolescence, portait en lui un gouffre vide où l'amour ne s'était jamais comblé. Seul dans sa peine intime, à l'automne de sa vie, l'home cherchait à vivre ce qu'il avait raté, ne serait-ce qu'une seule fois, qu'une seule, mémorable, avant de quitter la val des mortels meurtris. Marengane, debout dans l'ombre et invisible, maintenait bien son couvert, mais mal sa colère. L'amante, à peine sortie de l'adolescence, envoutée par le charme et la stature du galve, lui dit d'une voix aussi douce que le soir :

— Es-tu certain que c'est une bonne idée de s'embrasser sur l'île d'Halvarn? si mon père venait à nous surprendre il serait furieux.

— Crains-tu les spectres qui n'existent pas, ma mignonne? répondit le galve, rassurant. Ton père est un galve come moi, il fermerait les yeux sur notre amour, heureux que tu sois entre de si bonnes mains. Tu n'as rien à craindre; j'ai ton coeur et ton père tout à moi.

En effet, sa jeune amante ignorait qu'il avait promis à son père, un galve d'un rang inférieur, qu'en lui faisant don de sa fêne, ce qu'il convoitait lui serait octroyé.

— Mais, comen pouvons-nous continuer dans l'ombre, lui demanda-t-elle, si Marengane est toujours ta flâme ouverte? Elle n'a que quelques yares de plus que moi. Pourquoi serais-tu avec moi plutôt qu'elle? Je n'comprends pas... Je veux être certaine que tu m'aimes.

— Il est vrai qu'un home de ma saison attire les fames de tous âges, mais pour te rassurer, j'ai ma parole et mes actes. Marengane est une fame infinimen moin belle que toi, ma mignonne. Son coeur est morbide; elle est ligotée aux choses vaines; elle est capricieuse et têtue. La quitter n'est qu'une question de tems. As-

tu ces défauts, toi? Je n'les ai pas vus. C'est vrai que tu es plus jeune qu'elle; mais vivable et agréable de compagnie. La fraîcheur du teint n'est pas le seul appât que possèdent les jeunes fames. Tes courbes et ton regard, ta voix, la douceur de ton toucher, ton charme et ton rire, tout cela me fait oublier ce qui m'avait sembler beau et bon autrefois chez d'autres. Un corps qui vieillit n'altère en rien le gout et l'amour.

— Mais, Marengane me fait peur, dit-elle, fronçant les sourcils come une petite fille frustrée. Elle semble méchante; on dirait un chat malin qui joue le mignon.

— C'est une orpheline, répondit le galve. En elle bout un tourbillon de dolor. De plus, elle ne voit en moi qu'un père, non un amant, et certainmen non un mari. C'est différent avec toi. Tu as un père aimant; tu le connais et tu sais l'aimer. Ce n'est pas un père que tu cherches. Bien sottes sont les fames qui reproches aux homes de n'aimer que leur beauté, leur jeunesse et leur charme. On n'y peut rien. Marengane, malgré son esprit et son habileté n'aura jamais ni ta beauté ni ta nature. Qui sont ceux parmi les blasés ou les solitaires ou les poltrons qui nous reprocheraient notre amour? Ils feraient bien de se taire après des yares passées à se tenir debout seul devant la glace, ou accompagnés d'une goliène qui les aura déçus. Marengane, à cause de son passé, n'a pas d'avenir. En effet, c'est un chat malin, come tu l'dit; mais il ne trompera pas la mort, et elle n'empêchera la vieillesse de creuser ses rides sur son visage quelconque.

Adossée contre un arbre, debout dans l'ombre derrière eux, Marengane ne savait plus si elle devait sourire ou pleurer. Elle avait souffert leur conversation encore quelque tems sans qu'elle apprenne autre chose, puis continua de les suivre à distance. Ce galve avait été son prime amour. Il disait vrai cependant: elle voyait en lui le père qui lui avait manqué, mais il se mentait aussi en niant les sincères marques d'amour qu'elle lui avait témoignés.

Cette trahison creusa en elle une plaie déjà profonde. Et pour aggraver la blessure, Marengane vit en chemin, se promenant le long de l'eau en se tenant la main, un vieux couple aux visages paisibles: la mort ne lui avait jamais paru plus belle. Son coeur sombrait là où la nature ne devrait point sombrer, là où la porte de Luçurgues s'ouvre et l'attire pour l'enfermer. Mais Marengane nourrit vite ce sentiment destructeur avec le pain de la vengeance. Ce fut là un choix sans vraie motivation, mais une chute vers le change qui la ferait changer de voie. Elle aurait pu les occire sur le coup et personne à Dagrenoque ne l'eût soupçonnée; mais son esprit concevait déjà un plan qui demandait toute son énergie et calcul.

C'était là où son désespoir avait mangé la prime bouchée de son pain.

Après que les deux tourtereaux se furent embrassés une derne fois, Marengane suivit l'amante chez elle, à quelques mètres du temple de Norength. En route l'adolescente rencontra quelques-unes de ses amies qui lui dirent tout excitées:

— Nous allons à la rencontre dans le temple, ici. C'est Mellya, la prêtresse d'Héline qui vient prêcher. Tu nous a promis que tu y serais, non? Viens, toutes les filles seront là!

Elle fit signe que oui et les suivit. Marengane leva les sourcils. Sa curiosité piquée par l'abeil d'Héline allait-elle en manger aussi le miel? Ce qu'elle venait d'entendre sortir de la bouche du galve, et ce qu'elle devait en vivre l'avaient préparée malgré elle à cette rencontre fatidique. Le crépuscule devenait la nuit. Les lustes bleutés brillaient autour du temple qui trônait au centre du quartier. De loin, il avait l'air d'une bulle de lumière bleue surmonté de trois longs toits en flèche blancs qui indiquaient le ciel.

Près de deux cents filles et fames, rassemblées dans le temple, attendaient que se pointe Mellya, une prêtresse dont le nom se

faisait de plus en plus connaitre. Elles causaient assises par terre sur le marbre blanc, illuminées par les lustes muraux; un mince nuage de fumée d'encens planait sur leurs têtes. Certaines d'entre elles, déjà hélinistes, étaient là pour faire du prosélytisme, d'autres, plus distantes, l'étaient par curiosité; mais Mellya n'était une à les laisser partir indifférentes. Elle entra dans le temple, entourée d'un cortège de belles, gracieuses et vêtues de lin blanc. Solanelmen elle marcha devant ses fames jusqu'à l'autel de Norengh où, s'étant retournée vers la foule, elle leur fit signe de s'asseoir autour d'elle. Marengane, qui se tenait invisible dans l'ombre d'une colone tout près, prit grand intérêt à cette scène: une fame avec autant de prestige et d'autorité l'inspirait déjà. Mellya, grande et belle, dégagea ses longs cheveux noirs crépus de son visage, leva la main, attendit le silence et parla:

— Vous, fames et filles de Dagrenoque, vous m'accueillez chez vous en cette soirée de venthune et je vous en remercie. Venthune vous bénira davantage. C'est vrai que plusieurs d'entre vous m'avez attendue depuis le bas kilhairn, mais Connelmirth et Trinith ont pris beaucoup de mon tems. Come vous le savez, les saisons changent; elles se suivent ou elle se pourchassent. C'est ainsi. Vous pouvez donc en tout respect conclure que les dieux ne sont pas différents des saisons qu'ils ont créées. Nous soms arrivées, mes soeurs, à l'ère de Welare. Les dieux s'endormiront pour une longue saison froide entre les bras du sire des neiges. Et dans ce someil commence l'ascension de celle qui depuis trop longtems a été occultée par l'ombre de son père: Héline. Oui, celle que vous connaissez peu, mes soeurs; celle qui vous connait toutes et qui, contrairement à tous les dieux, est la seule, mieux que Venthune elle-même, la seule à glorifier notre féminité. Venthune est notre mère, cela va de soi, mais Héline, mes soeurs, Héline est la fame libre! la fame belle en nous toutes; la fame libre en nous toutes; la fame céleste et divine en nous toutes! Notre vraie mère, ce n'est

pas seulmen Venthune qui, elle, enfanta les mâles qui règnent dans les cieux et sur la terre, mais elle enfanta Héline qui, elle, règne sur tous les dieux, sur tous les mâles; car sans la beauté, sans Héline, les dieux ne sont rien et les homes se meurent d'ennui et de peine... Oui, croyez-le, une fêne peut régner sur sa mère! Pourquoi sous la main froide et impie des galves, est-elle restée silencieuse et sans force, mes soeurs? sans force et sans voix depuis des siècles! Eh bien, la réponse est évidente et simple quand on connaît les homes: peuvent-ils accepter d'être gouvernés par une mère et par la beauté même? Jamais ils ne l'accepteront, mes soeurs. Ils nous veulent sottes, incultes et soumises. Pour eux, nous ne soms que des domestiques; notre beauté a une valeur marchande; et nos corps ne sont que les jouets de leurs caprices grossiers.

Sans Héline, mes soeurs, nous soms sans pouvoir, sans gloire et sans avenir. Mon discours n'est irréfléchi. Mes yeux voient ce que mon coeur entend. Ne craignez mon audace! Ne limitez la vôtre! Ne vous retirez pas dans vos foyers en vous croyant vaincues. L'ère de Welare commence. Et c'est l'ère du déclin des dieux mâles qui opprimaient Héline! Vous êtes la génération appelée à franchir *le mur d'Escabe*, à passer outre l'oppression et à implanter dans votre cité lacustre le culte qui rend juste gloire à celle qui doit régner sans honte et sans timidité... Ériande la sublime, n'avait-elle pas souffert sous les mains serpentines des Ophimides? Quel ne fut pas son exil? Pendant des yares elle vécut isolée, pauvre et recluse, étudiant, écrivant, pensant pour en arriver à quoi en fin? La fondation des Calastaires! le plus grand ordre de mages fames sur toute la côte ouest.

Héline est avec nous, mes soeurs, come Halvarn est avec ses guerriers. Combien d'entre vous ont eu recours à sa puissance? Très peu, sinon aucune. Je sais que vos yeux sont ouverts. Je sais que vous voyez ce que je vois. L'hypocrisie des galves, des mo-

randaires, des hirwals, des gerthuls et des Ophimides ne peut rester cachée, mes soeurs. Vous vous taisez par peur, par pudeur et parce que votre voix s'est éteinte, come celle d'Héline, depuis des siècles, sous le bruit vide et futile des homes! sous leur vain bavardage, leur abrutissant bavardage. On vous épouse et on vous laisse tomber come des feuil de venthune. On vous ignore come une façade usée, vieillie et honteuse. On vous remplace aussitôt que la fleur de la jeunesse est fanée. Combien de tems allez-vous porter ce fardeau? N'y a-t-il une déesse dans le Tholahar pour vous éveiller, vous rejoindre, vous faire naître à la liberté? Oui. Oui, je dis, mes soeurs! Cette déesse et cette reine éternelle, c'est Héline! Vive Héline! Vive la libératrice des fames! Vive la fame qui domine son père!

Marengane, qui l'avait écoutée avec de grands yeux émerveillés, n'en croyait pas ses oreils. Qu'une fame ose prêcher de la sorte à même le temple du père d'Héline lui sembla du coup digne d'un rêve le plus improbable. Ces idées, come un baume sacré, s'épandirent sur son coeur en peine. Marengane la mâchile sut qu'elle devait s'attacher à cette fame et en faire sa disciple. Après ce discours alors, et d'autres plus longs, Mellya, entourée de son cortège de belles, quitta Dagrenoque pour Connelmirth. Elle confia Dagrenoque à quelques adeptes afin d'en labourer les âmes et d'y enfanter le culte, mais c'était Mellya qui avait captivé l'intérêt de Marengane.

Ce soir là, sous le ciel clair de venthune, en 850 A.R., dans le temple de Norength, Marengane l'orpheline de Dagrenoque, devint la déesse Héline; l'essence même de la beauté, triomphatrice et reine des homes. Enfin, à même sa vingtaine elle s'était donné un appel, une mission, une dignité.

Elle oublia, pour l'instant, l'amante passagère qui lui avait ravi sa flâme éteinte et suivit Mellya depuis le Valnaos. Avant de s'allier à elle, Marengane, qui était souvent prudente, se devait de

vérifier la véracité de ses propos: la pire erreur qu'elle puisse commettre serait d'avoir fait sotmen confiance à une fourbe impériale et malhonnête qui l'aurait emberlificotée dans un mensonge orchestré par une coterie de révolutionnaires illuminées. L'ombre offre un monde immense de possibilités: c'est le maître par excellence de la ruse et de la guerre. Elle passa la nuit à Connelmirth, inaperçue, transombrant dans les couloirs du château Farlen. Le matin venu, après cette nuit sans sommeil, elle erra dans la ville grise et ancienne, promenant ses pas et ses yeux entre les ruelles et les gens. Les odeurs et les couleurs contrastaient vivement avec celles de Dagrenogue. L'air n'avait rien des effluves riches d'une ville sur l'eau où le clapotis des vagues sous les pieds anime les rues de son murmure discret. Depuis le discours de Mellya, Marengane confirmait en elle tant de pensées, tant d'impressions, tant de désirs qu'elle avait changé en profondeur.

Curieuse, elle entra dans le temple de Norength pendant qu'une assemblée d'hélinistes avait lieu. Les jeunes femmes, toutes belles et gracieuses, entouraient l'autel de Norength, et, après l'exercice de leurs hymnes harmonieux, versaient des libations de sang et de lait en l'honneur d'Héline. Marengane était jalouse de leur beauté, même si elle s'en croyait dorénavant l'essence. Ébranlée le soir d'avant par le commentaire du galve, la rouquine flamboyante douta d'elle et se mit à craindre que Mellya ne l'accepte ou qu'elle ne la reconnaisse comme déesse. Si un homme n'estimait pas sa beauté, à quoi lui servait le regard des femmes? Qui donc définissait la beauté pour tous alors que les goûts sont variés?

Pourtant les hommes ne s'entendaient-ils pas sur elle? En tant que sa déesse, elle aurait en elle-même tout de la beauté, tout de ses goûts, tout de ses traits et de ses appâts. Aucun homme ne pourra plus la rejeter; elle en était convaincue. Si Héline était bonne pour les femmes, pourquoi certaines étaient-elles vouées à la gloire et d'autres à la vergogne à cause de leur apparence? Marengane pen-

sait et retenait en vain ses larmes. Elle savait qu'il fallait qu'elle remédie à cette fail, mais pour ce faire, il faudrait que tous l'adore.

L'aube découpait les ombres. La ville bougeait sa masse commune. Les musiciens mendiaient aux oreils nanties. Les travailleurs sifflaient les damsels au col nu et à la tail fine; mais Marenthane passa devant eux tel un spectre invisible. Cette indifférence ne la laissa point indifférente. Le désespoir prit une autre bouchée dans le pain de la vengeance. Vers le milieu du jour, après qu'elle eut satisfait l'appétit de ses yeux dans les rues de la vieille capitale, elle redirigea ses pas vers le château Farlen où elle se faufila dans l'ombre jusqu'à la chambre de Mellya. Debout dans la noirceur de la grande garde-robe de la prêtresse, elle patientait en silence, attentive au moindre bruit; puis elle se mit à rêver. Elle se voyait déjà prendre la place de Mellya dans un proche avenir. Abandonnée à la rêverie, elle ne sentit pas le tems passer. Elle s'endormait peu à peu lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de la chambre. Et come elle avait à peine entrebaillée celle de la garde-robe, elle vit, à travers la fente, entrer Mellya et une autre fame qui lui ressemblait. Vêtues chacune d'une longue tunique de lin blanc et vermeil, elles s'arrêtèrent brusquemen sous l'impulsion de Mellya, qui parla en prime:

— Casthaya, je n'te comprends pas. Si j'étais assise come toi sur le trône, il y a longtems qu'Héline serait populaire et adorée. C'est un manque de courage ou de conviction qui te fait avancer au rythme d'une larve. Tu es l'impératrice, noms des dieux! Les homes s'inclinent devant toi! Tu n'as rien à craindre ni des galves, ni des morandaires, ni des hirwals...ni ...

— Tout beau, j'ai compris, soeurette! coupa l'impératrice du *Wanlade*. Il se peut que je prenne trop de tems, mais tu ignores quelles factions animent le peuple contre Héline. Les galves se sentent

menacés. La tolérance partielle des gerthuls en est la cause; mais ces homes ont la mèche courte. Les hirwals sont distants, mais je m'en méfie. Et les morandaires, Mellya, c'est inutile de te l'appeler. Le peuple a de l'admiration pour Héline et rien de plus. C'est sur elle que je dois m'appuyer pour...

— Non! Casthaya! non! Tu ne t'appuies pas sur les homes ou l'admiration! Il faut promouvoir Héline et l'imposer. Réprime tout ce qui s'oppose à son règne.

Menaces de mort et emprisonnements...

— La violence envers le peuple qui soutient le trône, Mellya, ne provoquera que sa ruine. Ton impatience et ta colère embrument ton jugement. C'est une oeuvre progressive. Les morandaires ont les lobômiers; les galves, l'armée de terre; les hirwals ont une influence mystique; les gerthuls ont les jeunes et les familles. Mellya, tu seras la maitresse d'Héline, mais patience! Elle t'a choisie. Toutefois, si tu veux construire près d'un rivage avant l'inondation, tu perdras ta force et tes efforts.

— Mais... quelle inondation, Casthaya? Laisse-moi tomber tes métaphores! Tu es insensible à la souffrance des fames! Toute la laideur dans le monde, cela ne t'fait verser la moindre larme? Une fame sur un trône et qui a la faveur de tant d'homes... Ce n'est ni ma colère ni mon impatience qui parle, soeurette: je vois ta peur! Si règne Héline, le sort des fames va vite s'améliorer, la laideur disparaître, les homes s'incliner devant la nove ère de domination féminine. Tu dois commander aux morandaires et aux galves. Tu dois instruire les hirwals. TU dois imposer l'action aux gerthuls.

— Non. Tais-toi, Mellya. Je règne sur le Wanlade, et non toi. Tu ne me parleras plus sur ce ton, répondit sa soeur, en haussant sa voix douce pour dominer.

— Voilà! pourquoi ne parles tu pas au peuple come tu viens de le faire. Comen peux-tu instaurer le culte d'Héline si tu n'imposes rien? Visiblemen, tu n'as aucune inhibition quand vient le tems de

me taire! Admets-le, Casthaya, tu as peur. Mais... tu règnes, ma soeur. Tu règnes! Les homes ne respectent que ceux qui les dominent. Tu l'sais, ils n'ont pour toi qu'un respect politique afin d'assurer la protection de leurs intérêts. Fais de même. Ils ne respecteront jamais notre sexe. Ériande, ma soeur, Ériande, l'oublies-tu déjà? Si tu n'imposes rien, le tems que tu perds servira aux factions dont tu parles. Écrase toute révolte possible. Nous soms à peine entrées dans le temple de Norength; il s'en faut peu pour qu'ils nous en chassent: nous n'avons pas les fils de Kilhairn pour nous. Les morandaires écouteront une impératrice, non une fame ou une mère. Les homes ne s'mettent jamais dans nos souliers pour nous comprendre. Nous les allaitons, nous les instruisons, nous les maternons, nous les aimons, et quelle ingratitude ils nous servent! Nous passons notre vie entière dans l'ombre de leur fausse majesté, à genoux devant le sceptre que nous avons lavé aux jours où ils ne pouvaient pas marcher. Leur vulnérabilité, leur faible volonté, leur enfance entière se déroule sous nos yeux maternels et ils osent nous commander; ils osent pavaner devant nous leur force et leur courage! Des imbéciles, Casthaya! Ce sont des imbéciles! Vas-tu ramper devant eux, toi qui a l'ultime privilège de leur imposer ta volonté? Ne sois une disgrâce, de grâce!

— Non, tu te trompes encore, Mellya. J'ai tout Connelmirth dans ma main. Nous allons accroître le nombre de fidèles, peu à peu, come il se doit. La transformation se fera come une inondation; mais elle sera la nôtre.

Mellya fit un soupir de colère en laissant tomber ses épaules; puis, fixant sa soeur d'un regard furieux:

— Ta peur te paralyse et ta paralysie nous tue.

— Fais-moi confiance, Mellya; il faut convaincre les fames de la ville. Ne sois pas impatiente. C'est la derne fois que nous en parlons.

— Non! Je rage! s'écria-t-elle, incapable d'accepter l'autorité de sa soeur bienaimée.

Casthaya, légèrement piquée par l'attitude de sa soeur, se retira dans ses pensées. Elle fit les cent pas dans la salle ronde tapissée de broderies fines. Mellya, frustrée, alla s'asseoir en silence dans un fauteuil de velours. Dans le tréfonds de son âme, elle savait que sa cadette la lisait bien; mais, fière et au pouvoir, Casthaya ne put se permettre de lui donner raison. Mellya ignorait la logistique sociale et la politicaillerie que sa soeur devait affronter. Néanmoins, des questions importantes planaient sans réponses. Comen dresser les galves et les morandaires les uns contre les autres sans affaiblir les défenses de la cité si jamais ils refusaient d'adhérer à Héline? Comen réduire et limiter l'influence mystique des hirwals pour que le peuple accepte les enseignements du culte d'Héline? Comen convaincre les gerthuls que la fêne de Norengh, une déesse inférieure, devait régner sur son père? Comen rendre les lupanars de la ville rentables sans provoquer l'ire des familles? Comen sacrifier des enfants mâles difformes ou non pour que la déesse bénisse les novelnées sans que les galves déclenchent une révolution? Comen se maintenir au pouvoir et réussir de tels exploits? Ces questions défilaient dans l'esprit de l'impératrice. En silence, elle peignait ses longs cheveux marrons sans regarder sa soeur qui méditait devant la fenêtre. Le silence devint lourd.

Soudain la porte par laquelle toutes deux étaient entrées ferma d'un coup et se verrouilla de l'extérieur. Les soeurs se regardèrent, stupéfaites et craintives: quelqu'un venait de les enfermer à clef dans la chambre. Casthaya fit vite d'appeler sa bonne:

— Ceidil? C'est toi? Ouvre-moi cette porte tout de suite!

Mellya se leva brusquement et frappa la porte à coups de pieds répétés.

— Ceidil! s'écria Mellya, si c'est toi qui nous a fait cela, je te jure sur la tête d'Héline que j'vais te...

Soudain la porte de la garde-robe aussi se ferma brusquemen, et les deux fames, prises de panique, filèrent ensemble vers la fenêtre. Elles se mirent à trembler et à crier, frôlant l'hystérie, car la chambre surplombait un jardin boisé à plus de trente mètres de hauteur. Marengane ouvrit lentmen la porte de la garde-robe, et, sans quitter l'ombre tout à fait, fit face aux deux soeurs apeurées. En silence, la mâchile fixa les yeux sur elles et attendit que le calme revienne. Au bout d'un moment d'observation mutuelle, Mellya, plus agressive, s'écria le visage renfrogné en hochant la tête:

— Qui es-tu? Que nous veux-tu?

Ayant médité son discours toute la matinée, Marengane répondit d'un air innocent:

— Ne m'reconnais-tu pas, Mellya? Suis-je une étrangère à celle que j'ai choisie?

— Qu'est-ce que cet outrage? s'enquit Mellya; tu plaisantes? Quelle thraëlle est derrière cette farce de mauvais gout ? Tu n'es pas une Calastaire: je les connais toutes. Comen as-tu fais pour entrer ici?

— Toutes deux vous oeuvrez à répandre mon règne sur les homes pour le bien des fames, et vous voilà incapables de me reconnaître. Comen dois-je me révéler à mes filles pour qu'elles me reconnaissent?

Casthaya couvrit sa bouche avec ses mains, tant elle était émerveillée. Mellya, qui se doutait que sa déesse eût une apparence aussi commune, l'approcha prudamen et dit:

— Comen pouvons-nous être certaines que tu es celle qui doit régner sur les homes et les dieux?

Marengane, qui soudainmen dégageait un charme envoutant, répondit doucemen autoritaire:

— Je n’abandonne pas mes filles! Faites chanter les bardes. Que mon nom soit dans leur bouche et ma victoire sur leurs lyres. Toute résistance échouera. L’opposition sera violente mais vaine. Si vous oeuvrez pour ma gloire, je vous bénirai. Casthaya, tu sacreras Mellya grande prêtresse d’Héline devant tout le peuple rassemblé. Cela provoquera l’inquiétude des gerthuls et des galves, mais n’ayez crainte, ils ne feront que des tourbillons dans leurs flaques de boue. L’attention sera sur Mellya et non plus sur toi. Tu annonceras ma venue et j’apparaîtrai. D’ici la fin de venthune, avant l’arrivée d’halvarn, j’aurai brisé la nuque de mes ennemis. J’aurai gagné la faveur du peuple. Je règnerai sur cette ville et vous serez mes ministres. Vous vous partagerez le pouvoir: Casthaya, la politique et Mellya, le culte. Nens que presse le tems, allez en paix, mes filles. Je reviendrai bientôt.

Et Marengane disparut dans l’ombre, laissant les deux soeurs étonnées, penaudes et craintives. Mellya regardait dans le vide, songeuse. Casthaya mit sa main sur l’épaule de sa soeur et en dégagea la chevelure, come pour la rassurer ou se rassurer elmême. Puis, au bout d’un moment de silence, Mellya tourna sa tête vers sa soeur et lui dit en chuchotant:

— Je pense que c’est elle. Si elle dit la vérité, malheur à nous si nous lui refusons la courone. Il faut obéir à ses ordres.

Prise par l’étrange embarras dans lequel cette manifestation l’avait mise, Casthaya, qui n’aimait collaborer avec des étrangers au nom d’une cause à laquelle trop d’informations manquaient, dut, cette fois, malgré elle, obtempérer aux ordres de Marengane: elle en était envoutée. Qu’elle se soit introduite dans le château sous l’oeil attentif des gardes et qu’elle eût disparu, vaporisée dans l’ombre d’une porte à l’intérieur d’une chambre privée, dépassait l’entendement de Casthaya. Bien qu’elle sût les Calastaires capables des exploits talmachiques, elle ne devait laisser passer l’occasion d’une montée accélérée du culte d’Héline, sur-

tout si l'aide requise lui venait de la déesse elle-même. Elle tremblait de joie et de peur.

— Tu trembles, ma soeur? Pourquoi? Je ne t'ai jamais vue aussi fragile. Nous n'avons rien à craindre, affirma Mellya sur un ton rassurant.

— S'il s'avère qu'elle est fourbe, Mellya, nous serons responsables d'une révolution sanglante. Je n'vois comen les galves et les morandaires laisseront le peuple se mettre à genoux devant elle. Et puis...

— Encore? Je t'en prie, Casthaya, lâche ta peur, lui dit-elle en haussant le ton de sa voix; lâche-là! Persone, aussi sotte soit-elle, ne porterait un serpent venimeux dans son cou à moin d'en aimer le danger. Fais ce qu'elle te dit, ma soeur. Nous verrons si elle tient sa parole. Elle est entrée ici sans peine. Si nous lui refusons ce qu'elle demande, comen l'arrêterons-nous de prendre sa revanche? Si tu veux avoir peur, aie peur de cela.

— Soit. Mellya... tu as raison. Demain soir, devant l'assemblée, je te sacrerai prêtresse officielle d'Héline.

Ce que Marengane avait ignoré plus tôt dans le jour, quelques tems après qu'elle eut quitté le temple de Norength où elle avait surpris les belles à leurs libations, c'est que les gerthuls s'étaient rués sur elles — quoiqu'elles ne soient toutes haïes. Les gerthuls, divisés entre eux, redoutaient leur présence au temple. Certains y pressentaient même un blasphème, d'autres argumentaient en faveur d'Héline, affirmant que la fêne souhaiterait sa place dans la maison de son père; mais la hiérarchie théogonique l'emportait sur l'esprit de famille et la déesse inférieure était perçue come une intruse dans le temple d'un dieu dominant. Les filles avaient été expulsées à coups de gourdin par des gerthuls traditionalistes zélés. Elles en n'avaient pas été moin qu'eux.

Le soir du lendemain, Casthaya fit donner un banquet aux gens de Connelmirth. Elle revit plusieurs visages familiers, notamment les chefs des galves et des gerthuls bien vêtus et accompagnés. Comme de coutume, la musique fut interrompue pour faire place au discours de l'impératrice. Casthaya luttait contre ses larmes, car elles présageaient ce qui allait se produire. Non seulement elle craignait pour sa vie, mais pour celle des enfants du peuple, qui n'avaient rien fait pour mériter ce qui allait éclater. Casthaya était une femme douce et gouvernait comme une mère affectueuse; toute sa pudeur et sa prudence égalaient sa grâce et sa bonté. Toutefois, sa sœur Mellya savait s'en servir à volonté, habilement et sans remords. Mais l'impératrice, moins misandre que sa sœur, n'était pas moins résolue à instaurer le règne d'Héline, car comme elle, Casthaya comprenait que les femmes, surtout les mères, méritaient une plus grande liberté. C'était là pour Mellya, la faille qui avait fendu le mur, la faille qui l'avait gagnée à Héline.

Debout sur le balcon devant des centaines de convives influentes, l'impératrice du Wanlade ferma les yeux, prit une profonde respiration et leur adressa ces mots:

— Ce soir, peuple de Connelmirth, je laisse tomber les rigueurs de l'éloquence. Je vous parlerai comme une mère parle à sa famille, comme une sœur parle à sa fratrie. Mon message n'en sera non moins d'importance, seulement dépouillé de la majesté des orateurs. Et c'est l'esprit d'une mère qui veut la concorde et la paix dans sa maison, qui protège le bien et l'avenir de ses pères, qui s'adresse à vous, ce soir. Vous connaissez autant que moi quelle gloire illustre le passé de notre peuple. Vous avez tous des intérêts dignes d'être servis, défendus et préservés. Je sais que les liens sont tendus chez certains d'entre vous, et que l'harmonie de cette ville ne tient parfois qu'à un fil, mais nous sommes toujours venus à bout de nos difficultés. Nous fêtons cet jour deux mille trois-cent-cinquante ans d'histoire. Notre chemin a été long et difficile, mais

aussi brillant de triomphes et d'exploits. Où serions-nous aujourd'hui sans les vaillants galves? sans les gerthuls dévoués? sans les lumineux hirwals? ou sans les morandaires puissants? Tous ont contribué à faire de cette ville un lieu de fraternité, de croissance et de prospérité.

Mais... un élément critique de cette ville manque à son bâtiment: Héline. Plusieurs dieux sont restés dans l'ombre, occultés par la lumière et la gloire des autres. En tant que mère de cette ville et impératrice de ce pays, ma parole, malgré moi, s'élève jusqu'aux oreils de Tholah. Galfadir m'écoute. Féruldir me craint. Mes prières sont come les vôtres, mais leur poid est celui d'une mère, d'une fame responsable des mortels que les dieux lui ont confiés. Mes prières, ni plus ni moins importantes que les vôtres, sont plus lourdes et plus chargées; car je les portes toutes. Connelmirth n'a pas fini de croître. Ce diamant gris fait l'envie des villes de la Côte d'Éther. Ce soir, en règle avec les dieux de nos pères, je vous présente ma soeur Mellya.

Elle apparait derrière les rideaux vermeils du balcon et se place à la gauche de Casthaya.

Après m'être livrée à de longues prières, à des mois de méditation et à des jeûnes, c'est avec sagesse et sagacité que j'affirme devant vous ce soir que Norength a mis, par quelque prodige de sa part, le nom de sa fêne Héline sur le front de ma soeur Mellya. La valeur de cette vision a été confirmée tout de suite par le désir qu'elle m'a témoigné, sans que je lui en aie parlé, d'être la prêtresse en chef du culte d'Héline. Ce soir, vous serez les témoins de sa consécration.

À la suite de cette annonce, plusieurs gerthuls et galves se levèrent et quittèrent la salle d'audience. Peu à peu, pendant que Casthaya consacrait Mellya, des morandaires faisaient de même, d'autres sortaient du château. Mais à la fin de la cérémonie, seuls quelques hirwals restèrent, entourés des hélinistes et du peuple.

Le départ silencieux des guerriers de la ville n'augurait rien de bon. Casthaya l'avait prévu. La soirée but la scorve et, ce qui devait être un grand évène, n'avait été qu'une scène sans importance. Désabusée, Casthaya regarda sa soeur, et, sans mépris lui dit sur un ton qui trahissait sa colère:

— Héline... où était-elle? N'avait-elle promis d'apparaître ce soir? C'était une fourbe, une robeuse. Je n'aurais dû t'écouter, soeurette.

— Casthaya, pourquoi tant de doute et d'impatience? lui répondit calmen Mellya. La déesse n'abandonne pas ses filles. Ne sais-tu pas comen on fait pour chévir les homes? Croyais-tu les attendrir avec tes paroles et ta grâce féminines? Casthaya... Tu gouvernes trop avec ton coeur. C'est toi nens qui est impatiente. Une déesse n'est pas sotte come les mortels, ma soeur.

Les jours passaient sans qu'aucun signe de Marengane ne soit repéré. Les avaient-elles trahies? Non. En fait, la jeune mâchile s'était retirée dans la vieille bibliothèque du château, observant de loin les Calastaires, « ses futures acolytes » pensa-t-elle. En s'y infiltrant à l'aube, elle pouvait, dans l'ombre, trouver les livres qui relataient les faits religieux de son peuple et se retirer pour lire, loin des regards, loin des soucis. Elle volait sa nourriture dans les marchés; elle dormait dans les chambres vacantes des *chardonnières*. Quand elle eut recueilli suffisamen de savoir sur l'ancien culte d'Héline; quand elle fut assez confiante qu'elle pouvait les convaincre tous, elle ferma son livre et prépara sa campagne d'ascension sociale. C'était une entreprise audacieuse pour une jeune fâme issue de la misère d'un orphelinat. Toutefois, sa lecture n'était pas terminée; car en sortant d'un rayon poussiéreux un livre tomba devant elle. Quelqu'un ou quelque chose l'avait poussé de l'étagère. Elle se pencha, le prit et lu le titre de la couverture: *Les Aviels, ses maitres inconnus*. Soudain une force mystérieuse ou un attrait puissant l'inclina vite à dévorer les

pages illustrées par une main douée. Il lui vint l'idée de se faire assister dans l'essor de son entreprise par l'action d'un ariel gonflé. « S'ils existent vraiment, se dit-elle, je l'apprendrai; je demanderai qu'il m'aide ». Elle remit le livre à sa place pour ne laisser aucune trace puis elle disparut dans le Valnaos.

Vers le milieu du jour, une vingtaine de *mandélanes* se prélassaient dans le jardin derrière le château Farlen: c'était un tems de récréation avant le retour en classe.

Debout sur des socles de marbre entre des *freuils* oblongs, les statues de plusieurs dieux longeaient le haut mur de l'enceinte. Les filles jabotaient entre elles sur des bancs ou sautaient à la corde parmi les grandes pierres ovales et les buissons taillés. Une fame apparut à leurs yeux dans l'ombre de la statue de Norength. Tout de lin blanc vêtue, le voile de mousseline sur le visage révélant des cheveux rouquins, elle se tenait en silence come le mystère. Prises de panique et de curiosité, les filles s'attroupèrent autour d'elle, incertaines et prêtes à courir vers Farlen. La fame, levant la main, écarta les doigts et, quand les filles furent devenues silencieuses, leur dit doucement:

— Je suis la déesse Héline. J'apparais aujourd'hui dans l'ombre de mon père, mais avec votre générosité, votre courage et ma puissance, nous triompherons de l'oppression que les homes vous font subir depuis toujours; et vous sortirez de leurs ombres. Allez, mes filles bienaimées, allez annoncer à vos thraëlles que vous m'avez vue. Ne craignez pas le rejet dont vous serez victimes. Annoncez, car mon règne commence. Vous en êtes les pionnières.

Marengane disparut et répéta la même apparition et le même discours à plusieurs fames dans la ville. Dans les temples de Venthune, dans les ruelles perdues, elle accumulait le nombre de ses manifestations surnaturelles; et bientôt, come prévu, la ville parlait d'elle. C'était la prime étape. La deuxième exigeait le couvert

de la nuit et un poignard affilé. Au bout de plusieurs jours d'inaction, n'apparaissant plus aux fames ni aux filles, Marengane commença son activité nocturne. Elle avait identifié puis repéré les responsables à la tête des différents cultes. Les nuits allaient être sanglantes. Tout au long du mois de venthune, la ville se réveilla dans les larmes, les cris et le deuil. Des galves, des gerthuls, des hiwals et des morandaires égorgés dans leur sommeil firent l'effroi de leurs familles à l'aube.

À vrai dire, le ciel était gris sur Connelmirth et le crépuscule aussi inquiétant que l'aube. Les homes perdaient patience et confiance comme les arbres perdaient leurs feuil, peu à peu, après s'être rougies, séchées, lentement détachées des ramilles de l'été paisible. Puis, l'insurrection, comme Casthaya l'avait prévue, bouillonnait dans les cœurs furieux: elle allait éclater contre le culte d'Héline. En même temps les hélinites se fortifiaient grâce aux apparitions de la déesse; la certitude de son existence, comme un feu de forêt, embrasait leur foi commune. Mais certaines Calastaires qui n'adhéraient au culte d'Héline, plus instruites et prudentes, suspectaient un être des Lieux inférieurs, ou un pancôme révolté, ou un mage vengeur. L'idée qu'une déesse puisse agir de la sorte leur parut absurde. En fait, elles avaient oublié les mâchils, trop rares et trop discrets. Vite, les galves et les gerthuls organisèrent une riposte. On ne s'endormait plus la nuit sans vigie. Dans les rues, le passage des cercueils hantait toujours les esprits. Certaines adolescentes, qui avaient vu Marengane leur apparaître, pleuraient l'assassinat de leur père. Sans attendre les preuves, les responsables à la tête des galves et des morandaires attaquèrent les hélinites qui furent toutes emprisonnées sur l'île de Karth. Il s'en fallut peu qu'elles crient à l'injustice car elles n'y avaient été pour rien. Confusion, terreur, deuil, voilà l'état d'esprit du Connelmirth que Marengane laissa dans son passage.

Casthaya ordonna leur libération immédiate, mais son autorité n'avait plus de poids : elle-même était devenue suspecte. La mutinerie religieuse s'était enracinée. Elle pensa du coup à se pendre. Ce bain de sang n'avait pas été sa volonté. Ces jeunes familles sans pères n'avaient pas été sa volonté. Héline devait régner pour le bien être des fâmes, non pour la mort des hommes et le deuil des épouses.

Elle s'était mise dans la balance des grands et elle n'estimait plus rien de la valeur de son règne. Marengane, introuvable et ses actions incompréhensibles, jeta Casthaya dans un trou de tristesse. La mâchile était la lumière dans les ténèbres qu'elle épandait dans leurs jours.

Le vandélion des lobômiers, l'un des morandaires en chef, s'endormait sous l'oeil attentif de ses vigies, postées le long des murs de son manoir sur l'île de Karth. Deux d'entre elles tenaient la garde à même sa chambre privée. En silence dans l'ombre de son dressoir, Marengane apparut. Un chien, qui dormait sous le lit, se mit à japper alertant les vigies d'une présence étrangère. Le vandélion sauta du lit et dégaina son glaive. Les vigies bandèrent leur arc d'une flèche empoisonnée à la scorve. La tension était palpable. Mais Marengane disparut aussitôt n'ayant laissé qu'un souvenir évanide bref d'elle-même. Le meuble reçut les flèches sans que la mâchile soit touchée. Au grand dam du vandélion, ses vigies postées sur ses ramparts, tombèrent égorgés, l'un après l'autre, tout au long de la nuit. L'homme s'écria :

— Que me veux-tu ? Révèle-toi et parle ! Nous n'avons pas d'affaires ensemble !

— Libère mes filles, répondit Marengane en apparaissant à l'extérieur de la chambre.

Glaive en main, l'homme ouvrit la porte prudemment et fit signe à ses vigies de ne pas le suivre. Il vit Marengane dans le couloir, de

l'autre côté des escaliers centraux; ses vêtements étaient tachés de sang. Il dit à l'intruse en étouffant sa peur:

— Tes filles? lesquelles? Qui es-tu, meurtrière?

— Je suis la déesse Héline. Les outrages faits à ma beauté seront réparés ou vous périrez tous. Respectez Castaya et Mellya, ce sont mes prêtresses bienaimées. Vous n'pouvez rien contre mon règne.

— Mais, pourquoi tant de haine? Que m'veux-tu vraiment? Ne nous reproche pas de méconnaître c'que tu ne nous as révélé? Je te rendrai culte, majesté.

— Mes filles seront libres demain avant l'aube, car toi aussi tu aimes tes enfants, lui dit-elle froidmen.

— Elle seront libre avant l'aube! s'exclama le vandélion morandaire. Elles seront libres. Oui, promis.

Le morandaire ferma la porte après que Marengane eut quitté. L'inquiétude, la colère et une certaine confusion traversèrent son regard. Il venait de la voir disparaître devant lui. Ce n'était pas le type à croire aux spectres ni à la manifestation des dieux, mais là, faute d'arguments, il était contraint de s'en remettre au possible. Il se plaça entre les vigies postées devant la fenêtre de sa chambre et leur dit en murmurant :

— Prenez mes enfants; cachez-les chez mon frère, à Horvandar. Vous le connaissez. Partez vite avant l'aube. Elle a un plan, sinon elle nous aurait tous éliminés avec de tels pouvoirs... Elle est plus dangereuse qu'on se l'imagine, mais elle est jeune. C'est une laideronne, peut-être une Calastaire follasse qui se croit déesse. Dites aux gerthuls et aux galves d'envahir le château Farlen. Qu'ils pendent Casthaya et qu'ils brulent sa soeur. Ce sera elles ou nous. Allez.

Les vigies exécutèrent les ordres du vandéllion. Il ne put, lui, dormir de la nuit, alors une fois que ses enfants se furent envolés, il visita le hangar chauffé où les hélinistes étaient prisonnières. Il

y entra hautain avec une cinquantaine de morandaires armés. Assises sur des malles usées, elles ne bougèrent pas en les voyant entrer. Il n'y eut aucun signe de respect, aucune révérence de leur part. Les filles d'Héline, fières, dignes et libres, ne devaient jamais s'incliner devant un home ni lui montrer le moindre soupçon d'infériorité par quelque signe de révérence. Le vandéllion hautain fut piqué par leur hautaineté. Il regardait froidmen les fames du hangar. Il ne voyait ni fames, ni filles, ni mères, mais des révolutionnaires dangereuses, des dissidentes et des troublardes. La main levée, à ses homes il comanda:

— Dégainez... *Il baissa la main.* Tranchez.

Les fames furent taillées en pièces. Les morandaires marchaient dans les cris et le sang. Les têtes, coupées, eurent come destin d'être des trophées exhibés autour du temple de Norength. Derechef la ville se réveilla dans l'horreur, les larmes et le deuil. Mais le véritable bain de sang allait déborder vers le milieu du jour.

Marengane savait qu'elle ne pouvait les attaquer tous l'un après l'autre dans leur someil; la tactique avait perdu son effet de surprise et son but n'était l'extermination mais la domination. Elle comprit son erreur. Sa rage, sa dolor et l'empressement de sa jeunesse l'avaient aveuglée; mais il était trop tard. C'était impossible de ramener Connelmirth à la paix sociale des primes jours de sa venue. Héline allait devoir s'imposer autremen que par le biais de l'intimidation et la violence, à la manière des homes. Elle se souvint de Mellya et de l'impératrice: leur protection devait être sa priorité, car elles détenaient les clefs de l'ordre et de l'avenir.

La jeune mâchile s'immisça encore dans l'intimité des deux soeurs.

Elle entra au château par la voie du Valnaos come de coutume, et les chercha partout sans les trouver. C'était le milieu du jour. Les rayons perçaient les hautes fenêtres en longs cubes lumineux. Les ombres étaient nombreuses et découpées. Les couloirs, grands

tunels vides longés d'ambulacres de colones, résonnaient de sons distants. Marengane y entendit sonner une cascade bruyante, come un tremblement de pas rapides au loin. Des cris. Un chant de guerre. Une terreur en mouvement. Elle transombra en suivant le son, qui l'emmena devant la porte du temple; un temple privé conçu pour les célébrations intimes, réservé aux têtes dirigeantes. — Mellya! s'écria-t-elle derrière la foulée de gerthuls, de morandaires et de galves en tenue de combat.

Les épées rutilaient en tranchant les rayons; les armures scintillaient. Un mascaret d'hommes furieux, incontrôlables, assoiffés de vengeance contre une menace qui revenait, sous le même nom, d'autres visages. Assise près de l'autel pendant que Mellya sacrifiait à la déesse un enfant mâle difforme — le troisième du jour — en réparation des outrages faits par les hommes contre le nom et la beauté d'Héline. Casthaya se leva de sa chaise devant une foule de cinquante jeunes femmes prêtes à se joindre à la déesse. Certaines d'entre elles étaient la fême d'un morandaire, d'un gerthul, d'un hirwal ou d'un galve. C'était une progéniture traîtresse; des esprits écrasés par la lourdeur des traditions; une jeunesse assoiffée de novetés; des jeunes femmes à la recherche d'une voix commune, d'un symbole de féminité insoumise. Le passé revenait, furibond. Les dieux mâles affrontaient la fême rebelle de Norength. L'honneur du père était bravé par les revendications de la fême éclairée mais débraillée. Aussi difficile à croire que cela puisse paraître, les hommes pénétrèrent dans le temple et se mirent à décocher leurs flèches, tuant les femmes dissidentes. Elles étaient coincées; aucun moyen de s'enfuir. Leur lieu de culte pour donner la mort devint le lieu de la mort de leur culte. À voir la violence des hommes, Mellya n'en croyait pas ses yeux.

— Meurtrières! Fanatiques! Fentes de Féru-dir! s'écriaient les assaillants.

Mellya reçut une flèche au sein gauche et tomba sur l'autel. Casthaya perdit connaissance tant le choc avait été soudain et profond. Marengane transombra jusqu'à Mellya, la saisit et disparut avec elle dans l'ombre de l'autel. Après que le sang eut coulé, les morandaires, les gerthuls et les galves, passant outre les tribunaux d'Orrid, au grand scandale de tout Connelmirth, pendirent l'impératrice Casthaya, sans procès ni cérémonie, le jour même. La colère est une bête affamée. Le message, sans ambiguïté possible, avait été livré à tout le pays.

À l'ombre d'un ancien temple en ruine dans la forêt de Ven-thune, Marengane apparut avec Mellya mourante. Sous un arc mousseux orné de lierre flétri, elle s'assit sur un long roc plat couvert de bruyères, tenant sur ses jambes la tête de la prêtresse; du sang coulait de sa bouche. Mellya, qui croyait toujours que Marengane était Héline, lui dit en cherchant son souffle:

— Ma-jesté... ven-gez-nous... Sau-vez vos fi-dèles de... l'île d'An-anck... et mes filles.

— Je suis votre libération, répondit Marengane en souriant. Mellya esquissa un derne sourire timide et ferma les yeux. Elle mourut dans les bras de celle qui fut, en partie, la cause de sa mort. La mâchile déposa le corps dans le Valnaos et retourna se promener parmi les rayons de la bibliothèque de Farlen. Dès qu'elle eut remis la main sur le livre *Les Aviels, ses maitres inconnus*, elle partit pour l'île d'Ananck à l'ouest, où un ancien temple d'Halvarn avait servi à Ériande, fondatrice des Calastaires, aux jours de son exil. Et c'était là qu'allait commencer son règne en tant que déesse. Le temple avait été quelque peu reconstruit. Les fames qui s'adonnaient à son culte y vivaient avec l'espoir de l'avène d'Héline dans l'isolment et l'intimité du lieu. L'arrivée de Marengane sur l'île bouleversa la vie des quelques fidèles isolées, qui vivaient en autarcie, cultivant la terre et cueillant ses ressources. Marengane cette fois ne s'était pas présentée d'emblée come la

déesse Héline, mais come une simple messagère des hélénistes de Connelmirth. D'ailleurs, c'est à l'annonce de la mort de Mellya qu'elle confirma la véracité de ses paroles et l'authenticité de son appartenance au culte. Elle se plut à consoler Azexerte et Druvilde, les fênes de Mellya que celle-ci avait eu avec un galve. En quelques jours elle se tailla une place au sein de la petite communauté. Elle avait trouvé une famille. Pour la prime fois dans sa vie elle vivait parmi des soeurs.

Un soir de venthune, elle se retira dans la forêt autour du temple. Elle suivit la berge d'une rivière torentielle et découvrit un antre dans la falaise qui l'emmurait. Plus loin, une arche naturelle surplombant la rivière pouvait servir de pont. Sur la pente lisse de l'antre étroit, elle observa plus haut, déjà mûr de ses fruits, un bosquet de zénoriers sur un plateau. Elle promenait son regard, attentive aux détails. Puis, derrière les rameaux, dans le flanc de la façade rocheuse qui servait d'enceinte à l'antre, elle remarqua l'étroite entrée d'une grotte. Elle avança prudemment et pénétra dans la fail ombreuse. À l'intérieur, elle vit une forêt de stalagmites et de stalactites à perte de vue. Le ronron lointain d'un ruisseau discret animait la noirceur du lieu. Come le vent était absent elle se fit un autel, un feu et alluma des bougies.

Son livre sur les aviels en main, elle l'ouvrit à la page de son choix et le déposa sur l'autel. Son ambition, sa colère et sa soif de vengeance l'attiraient sur la voie qu'elle allait prendre. Elle commença l'incantation détaillée, entrecoupée de psalmodies, de silences et de chants. Au bout d'un long moment à ne rien dire ni faire, elle s'assoupit et s'endormit. À son réveil, la nuit venait d'étendre son voile. Même assise près du feu, Marengane sentait une présence froide qui l'épiait. Troublée, elle se leva et regarda derrière elle. Des sentiments de peur et de joie l'envahirent come si des papillons aux ailes coupantes volaient dans ses tripes. Devant elle, entre les dents de pierres de la grotte humide, un être

translucide et sombre se tenait en silence. Il mesurait deux mètres et demi. Dans ses yeux gris pâles filiformes scintillait une lumière ténébreuse, come un crépuscule de welare avant la grêle. De sa beauté enivrante émanait tout le charme d'une haine tendue. Ses traits découpés, fins et jeunets le rendaient aussi mystérieux que noble. Marengane s'agenouilla instinctivemen, saisie par un respect inexprimable.

D'une voix grave, calme et rassurante il dit:

— Une mortelle désire mon assistance: elle a quelque chose à m'offrir alors; je l'écoute.

Marengane était penaude. La présence de l'aviel fascinant l'avait secouée. Elle répondit enfin:

— Je suis la déesse Héline...

— Marengane me ment au visage, dit-il, inquiétant. Voilà l'audace que j'admire. Tu veux devenir Héline... Demande-le.

— Je veux devenir Héline, dit-elle en serrant les poings. Je veux être la plus belle fame du monde et régner sur tous et toutes. Je veux qu'on m'adore! Je veux supplanter les dieux mâles. Sois mon collaborateur.

— C'est du bricolage d'enfant... Donne-moi tout ce que tu es et je te donnerai tout ce que je suis. Ensemble nous régnerons sur plusieurs siècles.

— Quel est ton nom?

— Il ne peut-être prononcé par la langue humaine. Tu m'appelleras donc Gerzuguth seulmen.

— Soit. J'y consens alors, Gerzuguth. Que dois-je faire pour être tout à toi?

L'aviel détourna son attention de Marengane et disparut: quelqu'un venait d'apparaître dans l'entrée de la grotte.

— Père? s'étonna la mâchile, inquiète. Que fais-tu là?

— Ma fêne, c'est moi qui te l'demande. Une mâchile a-t-elle besoin d'un aviel? Je tremble à la pensée qu'elle y a recours. Ne nous fais pas cela, ma fêne... ma fêne!

— Retire-toi, halioste, répondit doucement l'aviel, qui était de retour mais aux côtés de l'autel. Ce n'est pas come vous d'intriguer dans le choix des mortels.

— Père, mon choix est fait. Je n'te rejette pas, j'accède à un autre monde.

— Non, Marengane, lui répliqua l'halioste, tu t'enlises dans des sables mouvants, et tu m'entraînes avec toi!

— Tu es mon serviteur, père. Tu obéiras come cela convient à ta race.

Déçu et blessé, l'halioste, qui n'était visible à cause de la nuit, se retira en silence. Il savait ce que le conseil d'Helléssia allait lui demander si sa fêne poursuivait sa quête. L'aviel se tenait en silence, attentif et patient. Marengane se retourna pour lui adresser un mot, mais il n'était plus là.

— Derrière toi, lui dit-il.

Elle sursauta, se retourna et le vit à la droite de l'autel. Trois masques, l'un à côté de l'autre, y avaient été déposés à son insu. L'aviel continua:

— Ces masques sont pour toi et deux acolytes de ton choix. Il faudra les bien choisir. Tu porteras celui du milieu. Il disparaîtra sur ton visage après t'avoir donné la beauté que tu désires; il te maintiendra jeune et en santé. Les deux autres masques ont la même propriété. Toutefois, le porteur, pour préserver sa jeunesse, devra tirer sa force et sa vitalité d'une autre personne par la voie de l'intime plaisir; mais celle-ci en mourra.

Sans hésiter, Marengane mit son masque. L'aviel avait un regard de satisfaction, fier d'avoir acquis une mâchile et une esclave aussi influente, forte et enragée. Soudain la flâme de la dolor brula, lancinante, et la peau et le crâne de la jeune fame; elle en crut

mourir. Ses hurles s'étouffaient dans l'isolment de la grotte. Cependant elle tenta de toutes ses forces de l'ôter; mais la dolor était telle que la mâchile, tombant en tirant sur l'objet, se heurta la tête contre une stalagmite et perdit connaissance. Les rayons et la froidure de l'aube lui ouvrirent les paupières. Elle avait froid et devait vite rallumer le feu, mais la dolor n'était plus. Au toucher le masque ne se sentait plus, à la vue il ne se voyait plus; mais elle en gardait une étrange impression, come un ruban dans les cheveux. À son grand étonnement, elle sentit que son visage avait changé. Elle repartit aussitôt pour le temple. À son retour, les filles la contemplaient les yeux écarquillés, les sourcils levés, la bouche ouverte et l'envie en vie. Elles se doutaient que se soit la même fame qu'elles avaient connue auparavant. Marengane leur dit avec une joie timide:

— Mes filles, les potagers ne s'récolteront tout seuls. Allons, il faut travailler.

Les hélénistes sourirent entre elles et se remirent aux tâches quotidiennes. Elles échangèrent des regards discrets, fronçant les sourcils, animées par les mêmes questions: que s'était-il passé? pourquoi nous dit-elle quoi faire? Marengane fila jusqu'à sa chambre où elle se vit dans la glace pour la prime fois depuis la mise du masque. Elle s'estima fort belle. En effet, un nove monde s'ouvrait à elle. C'était le tems des conquêtes et d'un empire. Elle commença par ses soeurs. Le soir même elle les rassembla autour de l'autel pour leur annoncer qu'elle était la déesse Héline. Sa transformation marquait la confiance qu'elle avait en elles et en leur fidélité. Certaines doutaient qu'elle dise la vérité, alors Marengane disparut dans l'ombre de l'autel pour apparaître anove, derrière ses soeurs, dans l'ombre d'une vieille colone à cinquante mètres plus loin.

— Derrière vous, mes filles, s'écria-t-elle.

Surprises et perplexes, les fames étaient plus qu'étonnées par un tel prodige et crurent en elle sur le champ. Mais il leur fallut quelque tems avant de se faire à l'idée qu'elles vivaient aux côtés de la fêne même de Norength. Leurs coeurs se gonflèrent d'orgueil et de fierté: ce privilège n'était pas seulement des plus rares mais surtout des plus exquis. Elles se sentaient choyées, comprises, aimées voire bousculées par la divine égérie du Tholahar.

Trois ans plus tard, à la mi-halvarn, Azexerte et Druvilde entrèrent dans la chambre privée de leur mère adoptive. Toutes deux, ravissantes et au milieu de leur vingtaine, s'étaient vêtues d'une longue robe de lin rouge. Elles s'assirent devant Marengane, qui leur dit sur un ton quelque peu solennel:

— Mes filles, le tems est nens venu de vous donner vos ailes. Aujourd'hui vous avez revêtu la robe des sacrificatrices devant vos soeurs. Vous serez bientôt mes prêtresses. Nous avons beaucoup de travail devant nous et nous devons avoir tout le tems de notre côté. Vous vous êtes prouvées dignes du don que je vous fait aujourd'hui. Toutefois, si vous daignez le refuser, je ne vous en tiendrai pas rigueur; je comprendrai votre choix: la vaillance n'est pas le panache de toulmonde. Voulez-vous me servir jusqu'à votre derne souffle?

— Oui, nous le voulons, majesté, répondirent-elles en chœur.

— Bien! continua Marengane, ces masques, ici, devant vous... préserveront la beauté de votre jeunesse des années durant. Ce sont les oeuvres de mon père Norength pour aider des fames de mérites à se dévouer davantage au service de sa fêne bienaimée. Mettez-les. Ne vous souciez pas de la dolor, elle passera. Vous connaîtrez rapidement les bienfaits de ces masques.

Marengane continua de leur en expliquer les propriétés, à la suite de quoi elles consentirent à sa demande. Elles mirent les masques. Druvilde, la cadette, suivit Azexerte dans les spasmes et

les dolors. On les emmena tranquilmen à leur chambre où elles se reposèrent jusqu'au matin. Le lendemain midi, dans la lumière et le vorbème du mois d'halvarn, la nove famille de Marengane se rassembla pour célébrer autour des récoltes abondantes. Plusieurs hymnes furent chantés suivis des libations versées sur l'ancien autel d'Halvarn, changé en celui d'Héline. Toutes les statues représentant un dieu mâle avaient été couvertes et les peintures de même ou ôtées.

Pendant près de cent dix ans, le culte d'Héline se développa discretmen sur l'île d'Ananck — le nom d'un ancien galve — renommée plus tard d'après la fène ainée de Marengane, Azexerte.

« L'espérance est l'épée des justes », disait le gerthul à son fils adoptif Urdin. La brunante, qui achevait un jour gris de norength, alourdissait les paupières du jeune home — Garme, son père, un ancien lobômier, avait perdu la vie alors que son fils était encore nourrisson — mais malgré la grisail de Connelmirth, Urdin savait que le tems était à la joie: une vie nove à Dagrenoque l'appelait. Frais, fier et fort de sa jeunesse dans le silence absolu du temple et à genoux devant l'autel orné d'un grand linceul pourpre, Urdin leva les paumes vers le ciel et, avec le respect le plus profond, reçut des mains du gerthul une arme couvert d'une peau de weg-mé. Il en déplia cérémonialmen les bords. Une épée dont l'apparence banale eût fait croire à tout oeil qu'il était d'une piètre qualité n'avait rien de commun: il était en virthène. La gratitude se lisait dans le regard du futur brigadier de Dagernoque. Un pareil présent était plus rare qu'un sorg heureux.

Quand Urdin se fut donné à Norength dès l'âge de seize ans, son grand père, Waelarên, un gerthul dévoué, fit, en mourant, la requête au gerthul qui prit en charge l'adolescent, que l'épée lui

soit légué en héritage le jour qu'il serait gerthul. Cependant les qualités naturelles du jeune home, plutôt que lui donner gout pour l'honneur dans le sacerdoce de son dieu, l'avaient mené à choisir le métier des armes, ce à quoi il avait obéi sans hésiter. Tout en aimant Norength, le brigadier se lia néanmoins de plein corps à Tênyar, fils d'Halvarn, dieu de la guerre, pour le meilleur et pour le pire. Et c'était à la suite de cette décision qu'il reçut en héritage, des mains de son père adoptif, le fer tant chéri de son grand-père. Bien que le choix d'Urdin ait peiné son père, il demanda pardon à Waelarên car, en somme, il n'avait pu respecter l'entière-té de son vœu: Urdin n'était devenu gerthul. Donc, l'épée portait le nom d'Ilispira, connu aussi sous le nom d'Enssilir, déesse de l'espérance.

Quand Waelarên fut âgé de douze ans, il fit une expérience qui changea le cours de sa vie à jamais. Déjà plus pieux que la plupart de ses camarades, il allait souvent prier dans une grotte au nord de Respaven. Là, seul et recueilli, le garçon se perdait dans le silence du lieu étroit et sombre. Au fond, entre quelques stalagmites gris et humide, Waelarên avait placé une statue de Norength illuminée d'un petit luste. Loin du regard des homes, il chantait ses hymnes à l'honneur du dieu de l'Innocence. Tard un soir de norength, pendant qu'il priait, une forte lumière blanche éclata soudainement tout devant lui et l'aveugla pour un tems. Lorsque sa vision lui fut revenue, il discerna un home là, debout, le visage lumineux, à peine apparent à cause de la lueur qui l'auréolait. Un vif parfum de nupanthée s'épancha dans la grotte, émerveillant davantage le garçon. Puis une musique douce et inconnue emplît vite l'endroit quoiqu'il n'y ait eu aucun musicien visible nulpart. L'être mystérieux, d'un regard apaisant, pénétra l'âme de Waelarên:

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? s'enquit le garçon, tremblotant d'une crainte respectueuse. En dégageant le pan de sa

longue cape blanche brodée d'or, l'home en sortit Ilispira, une verte lame aux quillons d'argent.

— Soit paisible, répondit l'être lumineux, je suis un messenger qui t'apporte une grande nove. Prends cette arme et protège-la. Son pouvoir sera révélé aux élus dignes de la manier. Qu'elle soit transmise à la progéniture de l'Innocent, car sa descendance est bénie à jamais.

Waelarên reçut humblemen l'épée, s'agenouilla lentmen et ferma les yeux, front sur sol. Quand il eut relevé la tête, le messenger avait disparu.

Quelques années après qu'il se fut fait gerthul à Respaven, Waelarên fut affecté au temple de Norength, à Connelmirth où il fit la connaissance du vandélion qui allait l'initier à la vie de lobômier. Come il s'en fallait peu pour qu'il renonce au temple pour le ciel, un jour, adulte devenu, il en était tant piqué de plein coeur qu'il délaissa le sacerdoce tout entier. Mais le remord devint un boulet trainé en silence, imperceptible parfois, bien caché souvent. L'intime prison de la conscience pullule de squelettes moussus, et l'ironie du sort voulut qu'en remettant le pied au temple, Waelarên défende le futur père adoptif de son petit-fils Urdin. Si le lobômier n'avait été au temple ce jour-là, l'évène tragique aurait eu lieu et le jeune gerthul perdait la vie. Aussi difficile à croire que cela puisse paraître, c'était grâce à Ilispira s'il sauva son ancien coreligionnaire d'une mort certaine.

Son expérience dans la grotte de Respaven à l'âge de douze ans n'avait été qu'un avant gout de la présence des aviels. Bien que celui qui s'y était manifesté à l'époque n'eût rien d'un mécréant, ce jour-là dans le temple de Connelmirth, Waelarên rencontra pour la prime et derne fois, un véritable gonfléau des profondeurs de Troï-Tôrou. Il est impossible de savoir pourquoi cet incident eut lieu contre un home sans ennemis et sans colère, mais l'aviel

s'était rué sur le père adoptif d'Urdin pour le bourreler sans le tuer. L'hypothèse la plus probable indiquerait que la prescience de ces êtres puissants, mais fous, avait prévu que dans ce gerthul s'imposait une menace future ou un facteur déterminant capable de nuire à leurs activités contre les mortels.

Waelarên était entré au temple pour prier ce jour-là. On eût dit que la main de Norength y avait guidé ses pas, sinon la coïncidence faisait lumière sur une force inexplicable. Sans hésiter, le lobômier de soixante ans dégaina Ilispira et se rua sur le gonfléau. D'où lui vint ce courage d'affronter un être aussi morbide et hideux dépasse l'entendement, mais la vaillance ne lui manqua point. L'aviel étouffait le gerthul innocent, s'amusant à lui torturer l'esprit et le corps. Il eût voulu le tuer; quelque force l'en empêchait. Le temple s'était vidé à l'arrivée impromptu de cette créature des Lieux inférieurs. Les quelques fidèles, éprouvés par l'apparition, durent quitter en toute hâte. Partout une odeur de souffre et de pourriture s'épanchait sans que la source en soit visible.

Le preux lobômier, pour secourir son coreligionnaire, brava la créature d'un mètre de plus que lui, malgré l'odeur et le danger visible. Ce regard brulant d'une haine immortelle, enfoui dans les orbites noires décharnées du gonfléau, se retourna lentement pour fixer Waelarên. Son silence et ses yeux sans pupilles glacèrent le sang du lobômier. L'aviel ténébreux sentit la force talmachique émaner d'Ilispira. L'homme s'écria entre les dents serrées par la colère: « Ilispira, brule! » et le fer forgé au Lumiria se mit à flamber, secouant vite la confiance du gonfléau, qui cracha soudainement une logorrhée de blasphèmes, excitant sa colère davantage. À la vue des flâmes tournoyant de l'arme, Waelarên attaqua férocelement le gonfléau ailé; mais son courage allait défaillir. Bien qu'il ait pu parer les primes coups portés contre lui, et même enfoncer le fer dans les côtes de l'aviel marquant sa chair pourrie d'une longue plaie brûlante, Waelarên ne réussit à esquiver le